

UN OU PLUSIEURS PEUPLES POTIERS EN NOUVELLE-CALEDONIE ?

Analyse physico-chimique des poteries préhistoriques de Nouvelle-Calédonie

Jean-Christophe GALIPAUD

Textes extrait du Journal de la Société des Océanistes du xxxxxxxxxxxx xxxx

La poterie est le jalon qui, au cours des années, a permis de préciser les différentes étapes de la préhistoire du Pacifique sud - occidental. L'importance de ce matériau tient, avant tout à son abondance dans les sites depuis les premiers temps de l'histoire de l'Océanie insulaire. Il a gardé, au cours des millénaires une place primordiale dans la société traditionnelle la poterie fabriquée avec la terre est le témoignage sans cesse renouvelé de la création. Issue de la matrice originelle, elle est féminine et c'est par la femme que se transmet l'art de sa fabrication. En Nouvelle-Calédonie, la dernière potière, morte il y a près d'un siècle n'a pas transmis les règles de son art et cette tradition, après tant d'autres s'est éteinte avec elle. On sait, cependant, par les témoignages anciens et les récits de quelques vieux Mélanésien que les potières habitaient seules, à l'écart des villages. Elles pratiquaient leur art loin des regards étrangers. Dans le nord du territoire, les dernières potières dont on ait gardé le souvenir appartenaient à un clan appelé «*BWEU-PU*» (racine de Bourao) et dont l'origine remonte à «la nuit des temps ».

L'analyse archéologique, s'intéressant à des périodes très reculées de l'histoire, utilise généralement la poterie pour définir et caractériser des «ensembles culturels ». Ces modèles théoriques souvent déduits de l'analyse morphologique des pots (analyse des formes et décors) n'ont de valeur que s'ils sont utilisés dans un contexte général incluant également les données fournies par l'analyse des matériaux non - céramiques.

On continue aujourd'hui à chercher des différences entre types sans se poser la question du pourquoi de ces différences. Les changements dans la forme ou le décor des céramiques sont trop souvent attribués sans preuve réelle à des changements de culture (INTOH 1987). On ne peut, dans l'analyse, ignorer la relation fondamentale qui unit la potière à son environnement et, par là même, conditionne le processus de fabrication. Ce conditionnement est d'autant plus important en Océanie que les techniques de fabrication restent simples : ni tour pour le façonnage, ni four pour la cuisson des pots. Le climat et le milieu géologique ont donc une influence prépondérante sur les modalités de fabrication.

Dans l'étude qui suit, je me suis efforcé de préciser, par la prise en compte des constituants minéralogiques des poteries, la typologie des céramiques de Nouvelle-Calédonie définie par les précédents chercheurs. L'étude des

stratégies de fabrication m'amènera ensuite à proposer une nouvelle interprétation de l'évolution culturelle de l'île en relation avec celle des îles avoisinantes.

LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE EN NOUVELLE-CALÉDONIE.

Jacques Avias, en 1950 pose les bases de la première classification typologique des poteries de Nouvelle-Calédonie. Il utilise, pour cela, les nombreux tessons qu'il récolte en différents points du Territoire lors de ses missions de prospection géologique. Cette classification axée sur le décor ou les éléments remarquables a une valeur chronologique très limitée. L'auteur considère sept types de poterie qu'il associe à deux traditions

- A. — Poteries canaques classiques.
- B. — Poteries proto ou préhistorique.

Par «poteries canaques classiques », l'auteur entend celles que l'on trouve encore dans certains lieux sacrés de brousse et dont la fabrication a cessé peu après l'arrivée des premiers Européens.

Par «poteries proto ou préhistoriques », J. Avias entend toutes les poteries trouvées dans un contexte archéologique ancien village, alluvions de rivière, zones remaniées de bord de mer. Il distingue dans ce groupe important

- a. *Les poteries à faciès «mélanésien sensu stricto ».*
- b. *Les poteries de la presqu'île de Foué près de Koné.*
- c. *Les poteries à «pustules ».*
- d. *Les poteries à anses rondes.*
- e. *Les poteries à anses plates.*
- f. *Les poteries à «guirlandes» de Moindou.*
- g. *Les poteries de St. François près Vao.*

Il est intéressant de donner le détail de cette première classification dont les termes ont été réutilisés jusqu'à la période présente. Deux types de poterie dont on verra plus loin l'importance n'apparaissent pas dans cette typologie : la poterie décorée «au battoir» et la poterie décorée de chevrons incisés. La poterie décorée au battoir — dénommée aujourd'hui poterie décorée de reliefs imprimés côtelés —, difficile à reconnaître au premier coup d'œil, fait son apparition dans la typologie néo-calédonienne six ans plus tard à l'occasion des travaux réalisés par Gifford et Shutler (1956). La poterie décorée de chevrons incisés, déjà connue du temps de J. Avias fut d'abord attribuée par ce dernier au groupe des poteries «faciès mélanésien» comme la plupart des poteries décorées d'incisions.

Par ailleurs l'auteur ne se hasarde pas à attribuer les poteries de Koné et de St. François (plus connues maintenant sous la dénomination de poteries Lapita) à une unique tradition. Il note cependant la relation qui unit les poteries de St. François et celles de Watom (Nouvelle-Bretagne) et émet l'hypothèse d'une relation possible entre les poteries de St. François et celles de Foué (Koné).

Ce travail dont l'unique mérite est d'avoir le premier tenté une approche scientifique du problème posé par la poterie en Nouvelle-Calédonie reste très fragmentaire. Avias (1950 : p. 136, fig. J) conclut en discutant des affinités probables des poteries néo-calédoniennes avec d'autres poteries de Mélanésie dans une perspective chronologique. Ceci l'amène à distinguer une poterie «à faciès mélanésien» et une poterie «évoluée» (poterie Lapita). La première, originaire du nord de la Mélanésie donnera naissance à la «poterie canaque». La seconde, originaire du néolithique eurasiatique caractérise une période ancienne florissante qui se terminera avec la disparition de la poterie à anses.

Ce schéma, en accord avec les idées de l'époque, impose l'idée d'un double peuplement de l'île par des populations distinctes dont le degré d'évolution est directement lié aux caractères stylistiques des poteries qu'elles fabriquent. On verra que cette hypothèse gardera une place importante dans les propositions typologiques plus récentes.

Deux ans plus tard, deux archéologues américains, E. W. Gifford et D. Shutler, entreprennent la première campagne de fouilles archéologiques sur le Territoire. En six mois ils repéreront cinquante-trois sites archéologiques et fouilleront les onze sites les plus prometteurs. Parmi ceux-ci se trouvaient deux sites de la période Lapita : le site de l'Anse Vata à Nouméa et le lieu-dit «Lapita» sur la plage de Foué près de Koné qui donnera le nom à cette période ancienne de l'histoire du Pacifique. Dans un rapport détaillé publié en 1956, ils précisent la classification typologique de J. Avias et y ajoutent une dimension chronologique par le biais de datations au 14 C. Ils comparent par ailleurs la poterie de Koné avec celle de St. François (île des Pins) et émettent l'hypothèse d'une parenté avec la poterie fidjienne et tongienne. On leur doit avant tout «l'invention» de la poterie imprimée au battoir (*paddle and anvil pottery*) dans la terminologie anglo-saxonne) dont ils avaient déjà noté la présence lors d'une mission précédente aux îles Fidji et de la poterie décorée de chevrons ainsi que la mise en évidence d'une répartition géographique préférentielle de certains types de poteries : la poterie à anse dans le sud du Territoire et la poterie à «trous de suspension» dans le nord.

Les travaux de Golson (1962) à l'île des Pins confirment l'identité des poteries de Koné et St. François. Il propose d'associer cette tradition ancienne (Lapita) à une population distincte, éteinte ou submergée par les ancêtres présumés des populations actuelles.

C. Smart (1969) effectua des travaux de fouille dans la baie de Naïa (région de Païta) du mois de novembre 1966 au mois de janvier 1967. Ce site à la stratigraphie complexe permet de situer chronologiquement les différentes traditions céramiques du sud de l'île. Les niveaux les plus anciens caractérisés par la poterie décorée au battoir furent datés de 3165 ± 120 BP (ANU 96) date qui, à ce jour, peut être considérée comme le témoignage le plus ancien d'une implantation humaine dans l'île (si l'on fait exception de la datation sujette à caution obtenue sur des bulimes (*Placostyllus sp.*) dans le site Lapita de Vatcha et qui a donné pour résultat 4010 ± 130 BP (GAK)'

Dans le courant des années 70, un poste d'archéologue est créé au centre ORSTOM de Nouméa. La recherche archéologique en Nouvelle-

Calédonie s'intensifie et D. Frimigacci, reprenant les travaux antérieurs auxquels il adjoint le résultat des recherches menées conjointement avec J.-P. Maitre, propose une nouvelle typologie des céramiques néo-calédoniennes (Frimigacci et Maitre 1981, p1. 16).

Ils distinguent trois grands types céramiques

1. — Les céramiques du complexe Lapita.
2. — Les céramiques décorées de reliefs imprimés au battoir.
3. — Les céramiques des ensembles culturels mélanésiens ou du «Mangaasi ».

Les premier et second groupes représentent les industries de la période ancienne caractérisées par les motifs pointillés et les motifs imprimés à l'aide d'un battoir gravé.

Le troisième groupe comprend un certain nombre de types de poteries aux formes et aux décors variés qu'ils scindent en deux catégories

- a) Le décor «Mangaasi» comprenant les motifs incisés ou appliqués.
- b) Les innovations locales : poteries décorées de pustules repoussées, poteries munies d'anses ou de trous pour la suspension.

Cette typologie basée — comme les précédentes — sur l'étude de la forme ou du décor soulève un certain nombre de questions. Les auteurs utilisent indifféremment la variation des critères stylistiques pour différencier des groupes (cas de la poterie Lapita et de la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés (poterie décorée au battoir)), pourtant souvent associées dans les sites anciens ou au contraire pour les définir (cas du 3^{ème} groupe dans lequel sont associées des poteries de forme et de décors variés). Une telle démarche aboutit à la formation de groupes théoriques ne pouvant aider à la compréhension des modalités de fonctionnement et d'évolution de la société calédonienne ancienne et récente. Par ailleurs, cette classification reprend, dans son ensemble, l'hypothèse formulée par Avias en 1950 selon laquelle deux populations se seraient succédées dans l'île, sans pour autant définir les raisons et les modalités de cette succession.

En reprenant l'étude des poteries par l'analyse des éléments physico-chimiques de l'argile, j'ai tenté de répondre à deux questions principales soulevées par cette typologie:

1.— Quelles implications peut-on déduire de l'apparition, à la période ancienne et dans un même contexte de deux types de poterie stylistiquement peu comparables : la poterie Lapita et la poterie décorée au battoir?

2.— L'analyse des poteries peut-elle contribuer à vérifier l'hypothèse d'un double peuplement de l'île et si oui quelles en ont été les modalités?

PRINCIPES MÉTHODOLOGIQUES.

Choix des analyses.

Le développement technologique de ces dernières décennies a considérablement augmenté le nombre et la précision des analyses.

Le choix des analyses dépend, bien sûr, des buts que l'on désire atteindre, mais aussi et surtout de la nature des échantillons et du contexte géologique et archéologique. Les analyses de poterie, souvent longues et coûteuses, ne peuvent être réalisées que sur un nombre restreint d'échantillons. Il est donc nécessaire, pour étendre la portée des résultats de disposer d'un contexte archéologique ou typologique déjà référencé. Par ailleurs, il est souvent indispensable (analyses de provenance) de disposer de données géologiques déjà précises pour permettre l'exploitation des résultats.

Ces conditions n'étant que très imparfaitement remplies en Nouvelle-Calédonie, il convenait donc d'utiliser des techniques d'analyses simples, adaptées à un matériel diversifié et ne faisant appel qu'à des données géologiques d'ordre général.

L'étude des lames minces de poterie répondait parfaitement à ces nécessités. Dans cette étude, la détermination des constituants minéralogiques des argiles au microscope polarisant permet de définir l'origine du matériau constitutif des poteries. Il est possible, en outre, par l'observation de la direction des minéraux dans l'argile et par l'étude de leur degré d'altération d'obtenir certaines informations relatives à la technologie de fabrication utilisée (Rye, 1977).

Dans certains cas, cependant, en particulier quand des éléments très communs tels que le quartz ou le sable corallien entrent dans la constitution des récipients, il est difficile d'obtenir des résultats concluants. Pour cette raison, une analyse des minéraux lourds des argiles a complété l'analyse des lames minces.

TYPOLOGIE CÉRAMIQUE.

La prise en compte de nouveaux critères pour l'étude des poteries néo-calédoniennes a permis d'affiner de façon significative la typologie proposée par D. Frimigacci et J.-P. Maitre (1981).

Je me suis efforcé tout au long de cette étude de ne pas négliger la dimension humaine que sous-tend toute analyse typologique. Cela m'a conduit à proposer une nouvelle classification des céramiques organisée autour de plusieurs «traditions culturelles» dont l'objet principal est de mettre en valeur le cheminement de ces anciennes sociétés.

La nouvelle classification proposée comprend cinq types de poteries répartis en trois traditions

- 1) - La tradition de Koné (poterie Lapita et poterie à reliefs imprimés côtelés).
- 2) - La tradition d'Oundjo (poterie incisée).
- 3) - La tradition de Naïa I et II (poterie à anses, poterie à pustules).

La période ancienne .~ la tradition de Koné.

Cette tradition est très ancienne sur le territoire. Elle comprend deux types de poteries morphologiquement et stylistiquement différentes : la poterie Lapita et la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés.

Ces deux types céramiques coexistent dans les sites anciens, avec cependant un pourcentage plus important de poterie Lapita. La poterie à reliefs imprimés côtelés est également présente dans d'autres sites anciens sans la composante Lapita (site WKO 014 à Koné, site WBR 009 à Bourail, site WPT 140 à Païta, etc.).

Le problème de leur association a déjà été plusieurs fois discuté. Pour Frimigacci (1981: 117), la technique du battoir décoré aurait été introduite en Nouvelle-Calédonie par les potiers Lapita, ou bien empruntée à d'autres populations du Territoire. Green et Mitchell, considèrent qu'il s'agit d'une culture distincte, du fait de la continuité de cette technique de décoration tout au long de la séquence calédonienne; des éléments de cette technique auraient été empruntés par les potiers du Lapita (Green et Mitchell, 1983 : 42).

Les analyses minéralogiques effectuées sur ces deux types céramiques à Koné (site WKO 141) et à Koumac (site NKM 001) ont montré qu'un même dégraissant et parfois même une terre identique avaient été utilisés. Cette constatation ne peut être fortuite, elle dépasse largement le cadre de l'emprunt technologique et sous-tend une corrélation culturelle. On doit donc considérer qu'il n'y a pas en Nouvelle-Calédonie, à la période de Koné, deux cultures ou deux populations distinctes, mais une seule culture dont la poterie Lapita et la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés sont les témoins évidents. La présence simultanée de deux types de poterie si dissemblables techniquement, mais aussi l'absence de poterie Lapita dans certains sites «battoir », les datations anciennes enregistrées pour cette poterie à reliefs imprimés côtelés à Naïa, etc. amènent de nombreuses questions concernant la nature exacte de cette association. Revoyons tout d'abord les caractéristiques principales de ces deux types de poterie.

Les récipients de style Lapita sont de forme composite, largement ouverts et souvent carénés (assiettes à fond plat, bols, pots, etc.) (Frimigacci et Maitre, 1981). Ils sont parfois munis d'anses, de tétons de préhension ou de pieds (coupes). Ils sont décorés de motifs pointillés réalisés au peigne, plus rarement de motifs incisés (poterie Lapita géométrique), disposés en bandes parallèles sur une grande partie du récipient. Les motifs sont variés, allant de la simple ligne aux motifs géométriques complexes. Les bords sont souvent décorés, les lèvres fréquemment incisées. Le décor est parfois rehaussé de motifs peints.

Le méplat horizontal de certains bords des sites de Koné, Koumac, Bourail et Patho a été percé, avant cuisson et sans tenir compte du décor, de trous de petite dimension. Ils ont pu servir à attacher des ornements (coquillages, fibres tressées). De tels aménagements ont été décrits à Fidji (Palmer (1966 : 375, fig. 1) pense qu'ils auraient pu servir à fixer un couvercle) et à Watom (Mead and al, 1973 : 10).



FIG. 1. — Plat creux décoré de motifs imprimés au battoir. Site de Foué, presqu'île de Koné.

Ce type de céramique est fabriqué à base d'argiles fines et d'un dégraissant bien trié, composé de sable de quartz, de corail ou de spinelle chromifère. L'utilisation du sable corallien est, semble-t-il, beaucoup moins fréquente que ne le laissent supposer les études anciennes. Cela peut s'expliquer par les difficultés technologiques que cela entraîne : le corail chauffé à une température relativement basse (500 °C environ) se décompose en chaux; celle-ci au contact de l'eau gonfle et remplit cinq fois plus de volume que le grain de corail initial. Cette réaction provoque l'éclatement de la poterie. L'analyse de quelques poteries Lapita dégraissées au sable corallien du site de Koumac a montré que la transformation calcaire/chaux n'avait pas eu lieu. Cette poterie n'a donc pas été exposée à une forte température ou une technique de fabrication particulière a été utilisée. En briqueterie moderne, on emploie souvent un dégraissant à base de calcaire, car il a la propriété d'éclaircir la couleur de l'argile à la cuisson; l'adjonction d'une certaine quantité de sel permet de retarder la transformation calcaire/chaux. Il est vraisemblable que le sel a été employé empiriquement pour la fabrication de certains pots Lapita.

Nous disposons de peu d'informations concernant la technique de fabrication des pots (sans doute montage au colombin ou plaques). Ils étaient terminés par la méthode du battoir et de l'enclume. Les pots étaient cuits dans des feux à ciel ouvert, en atmosphère oxydante. Vu leur degré de porosité, la température ne devait pas être très élevée. La grande régularité dans la couleur, la texture et le décor des pots Lapita montre que les potiers maîtrisaient parfaitement leur technique. Il y avait peu de place pour l'innovation.

On peut se demander si ces récipients ont été utilisés pour la cuisson journalière des aliments. Ils sont trop poreux et, du fait de la faible température de cuisson, trop fragiles pour ce genre d'utilisation. De plus, la présence d'un décor couvrant s'explique difficilement sur un récipient exposé journallement au feu. Ils ont pu être utilisés à des fins culinaires occasionnelles, comme récipients de stockage ou à des fins rituelles.

Aucune évolution notable dans la forme, le décor ou le matériau de fabrication n'a été observée dans les sites du nord de la Nouvelle-Calédonie. D. Frimigacci (Frimigacci et Maitre, 1981) mentionne

l'apparition, au début de l'ère chrétienne, d'un Lapita récent dégénéré caractérisé, comme la « polynesian plain ware » de Polynésie occidentale, par la simplification des formes et l'absence de décor. Ce faciès récent n'existe ni à Koumac, ni à Koné ou Arama. On remarque au contraire dans ces trois sites une très faible variabilité des types de bords. Il existe néanmoins à Koné une poterie très semblable à la « Polynesian plain ware » : il s'agit d'un plat creux décoré de motifs imprimés côtelés trouvé par Shutler lors de la fouille d'une sépulture (fig. 1). C'est à ma connaissance, le seul exemple de Lapita récent dans la région nord de l'île. Je ne peux me prononcer pour les sites de Bourail et Vatcha dont je n'ai jamais eu l'occasion d'étudier le matériel. Il me semble, cependant que ce passage d'un Lapita aux formes complexes et aux décors couvrants à un Lapita non décoré aux formes simples reflète plutôt une évolution propre aux îles de Polynésie occidentale. La poterie Lapita disparaît des sites de Nouvelle-Calédonie au début de l'ère chrétienne.

La caractéristique principale de la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés est son décor, réalisé à l'aide d'un battoir gravé de petites stries parallèles ou, parfois, de stries parallèles entrecroisées (damiers). Cette poterie fine et dure, de couleur foncée est de forme hémisphérique ou ovoïde et souvent pourvue d'un épaulement ou d'une carène. Le col étroit se termine par un bord évasé de forme sinueuse, parfois roulé.

Dans les sites WPT 055 et WPT 056 (baie de Naïa), le décor à reliefs côtelés voisine avec certains décors incisés (chevrons, incisions discontinues) et des impressions cardiales. Des décors incisés associés, sur le même fragment de récipient, à des reliefs côtelés ont été trouvés dans la région de Bourail (fig. 2). Dans les sites du nord du territoire, on retrouve également cette association, mais elle est moins fréquente. Il semble que les tessons décorés de reliefs imprimés côtelés et d'incisions ou d'impressions cardiales soient plus particulièrement caractéristiques du sud de la Nouvelle-Calédonie.



FIG. 2. — Poterie décorée de motifs imprimés au battoir associés à des motifs incisés. Site WRB 002, plaine de Nessadiou.

La technique de fabrication de la poterie à reliefs côtelés n'est pas discernable : les traces du battoir et de l'enclume utilisés pour la finition oblitérent toute marque antérieure de fabrication. Les argiles utilisées sont plus diversifiées que dans le cas du Lapita. D'un point de vue purement technologique, l'utilisation soutenue du battoir pour la finition des pots raffermi les parois et, en supprimant les interstices, limite les risques d'éclatement à la cuisson, quelle que soit la pâte utilisée. Cette technique de fabrication laisse donc plus de liberté au potier dans le choix du matériau.

Le dégraissant utilisé dans les sites du nord du territoire est le même que celui de la poterie Lapita (corail, quartz, spinelle chromifère). Dans le reste de la Nouvelle-Calédonie, le quartz est fréquent, mais on trouve également d'autres minéraux (en particulier du calcaire corallien).

Ces récipients sont beaucoup mieux adaptés que la poterie Lapita à la cuisson des aliments et à la conservation des liquides. Du fait de la technique utilisée (battoir) et du faible pourcentage et même parfois de l'absence de dégraissant, ils ont une très faible porosité. La forme aux angles peu marqués, la finesse des parois, la couleur souvent sombre des pots facilite la conduction et les échanges thermiques.

Dans la tradition de Koné, ils ont une utilisation complémentaire de celle de la poterie Lapita.

Dans le courant du premier millénaire avant notre ère, la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés s'enrichit dans le sud de décors incisés (chevrons, triangles accolés ou emboîtés, incisions discontinues) proches des décors que l'on trouve dans le Mangaasi ancien de Vanuatu et dans la poterie des îles Shortland (Irwin, 1973). Dans ces dernières îles, cette poterie est d'ailleurs associée à des reliefs imprimés côtelés, des reliefs imprimés en damier et des motifs appliqués (fig. 3). Dans le nord du territoire, une poterie non décorée, de même forme, et dont la technique de fabrication s'inspire largement de la poterie décorée de reliefs imprimés, apparaît au début de l'ère chrétienne (poterie de Balabio).

Il n'existe pas, à mon avis, de hiatus entre les traditions de Koné et de Naïa/Oundjo. La poterie Lapita disparaît, mais la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés que l'on peut considérer comme la composante dynamique de la tradition de Koné, assure la transition.

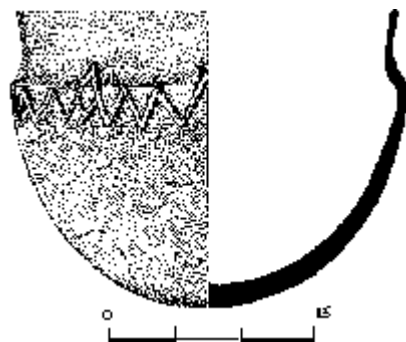


Fig. 3. — Poterie décorée de reliefs appliqués et de motifs imprimés, îles Salomon (d'après Irwin, 1973).

La période récente: Les traditions d'Oundjo et de Naïa.

Il existe, à la période récente, une nette dichotomie entre les poteries du sud et du nord de l'île. Elle est déjà en germe à la période de Koné (apparition des chevrons dans le sud) et peut-être même (cela reste à démontrer) certaines différences au sein du groupe des poteries Lapita (dégraissant de sable corallien plus abondant dans le sud, absence de spinelle chromifère dans les poteries, évolution des formes, etc.). Cette dichotomie m'a conduit à proposer deux dénominations pour cette période : la tradition d'Oundjo pour la partie nord et la tradition de Naïa pour la partie sud.

La tradition d'Oundjo.

Les poteries appartenant à cette tradition apparaissent principalement dans le nord du territoire et diffusent vers le sud peu avant l'arrivée des Européens. Deux types de poterie caractérisent cette tradition (poterie de Balabio et poterie d'Oundjo).

Le premier type (poterie de Balabio) comprend des poteries fines, de couleur noire et de forme sphérique. Leur dimension moyenne est de 25 centimètres (diamètre de la panse). On les trouve sous cette forme peu avant l'arrivée des Européens sur la côte Est, et dans le nord à une période plus ancienne.

Les décors incisés sont simples (fines stries parallèles, lignes continues) et sont généralement situés sous l'encolure. Dans la région de Hienghène, ce décor est parfois complété de motifs anthropomorphes (visages stylisés) (la tradition des décors appliqués anthropomorphes ou zoomorphes est, semble-t-il, très récente en Nouvelle-Calédonie. On ne trouve ces motifs que dans une zone très localisée de la côte est, entre Hienghène et Touho. Les poteries décorées par cette technique (fig. 4) sont peu nombreuses (5 ou 6 exemplaires connus à ce jour) et ont toutes été fabriquées après l'arrivée des premiers missionnaires. Seuls quelques pots pourvus d'une petite tête humaine stylisée sous le bord (fig. 5) pourraient avoir une origine plus ancienne).

Un second type de poterie (poterie d'Oundjo) apparaît plus tardivement dans le nord. Elle est de forme ovoïde et de grande dimension (20 à 40 centimètres dans sa partie la plus renflée). Le fond et les parois sont plus épais.

FIG. 4. — Poterie décorée de motifs appliqués zoomorphes et anthropomorphes. Collection du Musée de Nouméa.

Les décors incisés sont très diversifiés et dépendent largement de l'imagination du potier : lignes incisées parallèles au bord, lignes entrecroisées, motifs divers. L'encolure est percée de deux à quatre trous, improprement dénommés «trous de suspension» servant à évacuer la vapeur pendant la cuisson (cf. page suivante).

FIG. 5. — Poterie décorée de motifs appliqués anthropomorphes, région de Touho (côte Est de la Grande Terre).

Dans la région de Koniambo, elle est souvent décorée d'impressions cardiales.

La poterie de Balabio disparaît du nord de la Nouvelle-Calédonie bien avant l'arrivée des Européens, mais se maintient sur la côte est, en particulier dans la région de Hienghène, jusqu'à une date très récente.

La poterie d'Oundjo était toujours fabriquée dans le nord et dans la région de Touho (Tiwandé) au début du XX siècle. Son extension géographique couvre, à cette époque, la plus grande partie du territoire.

La poterie d'Oundjo était fabriquée par la technique du colombin et affinée, ensuite, par la technique du battoir et de l'enclume. A la période ancienne, la terre utilisée était fine, bien triée et contenait des inclusions minérales abondantes (quartz, mica) de granulométrie homogène. La finesse et la dureté des parois, la forme hémisphérique, la taille et la nature des inclusions minérales apparentent cette forme ancienne à la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés. A la période récente, les inclusions

minérales sont plus grossières et plus diversifiées. Il semblerait qu'à cette époque les lieux de fabrication se multiplient. Les échanges de poterie, quand ils sont attestés, ont une dimension régionale (poterie en provenance de Balabio aux îles Belep, poterie en provenance d'Arama dans le col d'Amos, etc.). Tous les échantillons analysés ont une provenance locale.

D'après les textes anciens et les traditions recueillies au cours de mon séjour, la poterie d'Oundjo était utilisée pour la cuisson journalière des aliments (ignames, taros, bananes, poissons) et pour certaines cérémonies coutumières (prémices d'ignames). Des pots de même forme et décorés de motifs identiques servaient pour l'une ou l'autre de ces fonctions, mais un pot utilisé pour la cuisine n'était plus utilisé pour les prémices et vice - versa.

Les aliments étaient introduits dans le récipient posé obliquement sur trois pierres et recouverts d'eau. L'ouverture était ensuite bouchée avec des feuilles de taro ou de bananier, parfois des peaux de niaoulis, fixées autour du bord par une liane solide. La cuisson avait lieu à l'étouffée. Les orifices, improprement dénommés «trous de suspension »permettaient à la vapeur de s'échapper pendant la cuisson.

La tradition de Naïa I et II.

Les deux types de poterie appartenant à cette tradition, la poterie à anses (Naïa I) et la poterie à pustules (Naïa II), sont les principaux constituants de la séquence céramique du sud de la Nouvelle-Calédonie. A ceux-ci, il faut ajouter la poterie décorée de chevrons que l'on ne peut attribuer ni à la période de Koné, ni à la période de Naïa et qu'il convient de considérer comme un type intermédiaire ayant des développements très localisés.

La poterie à anses (Naïa I).

Elle apparaît dans le sud du territoire pendant le premier millénaire de notre ère et se maintient pendant plus d'un millénaire.

Sa forme est très constante; c'est une poterie hémisphérique aplatie munie d'une petite ouverture circulaire. Le bord est indifférencié de direction rentrante, parfois différencié de direction sinueuse. Elle est munie de deux anses diamétrales, fixées parallèlement au bord sur la partie supérieure de la panse. Les anses sont de section ronde, ovale ou ovale aplatie. Certaines sont doubles.

Le décor, composé de motifs variés est toujours incisé. Il est situé sur l'encolure et parfois sur les anses. Les motifs principaux sont des figures géométriques (triangles accolés, lignes parallèles) ou des chevrons.

Elles sont fabriquées par la technique du colombin et finies par la méthode du battoir et de l'enclume. L'extérieur est soigneusement lissé, la forme est régulière.

Nous savons peu de choses sur leur utilisation. Elles ont pu servir à la cuisine ou, dans certains cas, à des rituels funéraires (présence

d'ossements humains trouvés dans ou autour de poteries à anses en plusieurs points de la côte ouest).

Ce type de poterie a une zone de répartition très localisée. On ne la trouve que sur la côte ouest, entre Bourail et l'île Ouen. Les quelques exemplaires d'anses signalés dans le nord (vallée du Diahot, Balabio, Koné, Poya) ont sans doute été transportés. Elle est très peu fréquente sur la côte sud-est et inconnue à l'île des Pins.

La poterie à pustules (Naïa II).

Ce type de céramique a une zone d'extension beaucoup plus importante que la poterie de la période Naïa I. On le trouve plus fréquemment dans des grottes ou sur les premiers massifs de la chaîne centrale, alors que la poterie à anse est surtout confinée en bord de mer.

C'est une poterie de petite dimension (20 à 30 centimètres de diamètre maximum), de forme ovoïde, parfois soulignée d'un épaulement ou, plus rarement, d'une carène. Le bord est indifférencié de direction rentrante, la lèvre en biseau.

Elle est décorée de pustules repoussées alignées parallèlement au bord, ainsi que de motifs incisés variés. Ces derniers sont le plus souvent situés sur l'encolure ou sur la partie supérieure de la panse.

La technique de fabrication de la poterie à pustules est très proche de celle de la poterie à reliefs imprimés côtelés. Les parois sont minces, les traces d'enclume sont bien marquées sur la face interne des récipients. La face externe est soigneusement lissée. Elle a un degré de porosité très faible. La pâte est fine et contient des inclusions peu abondantes identiques à celles que l'on trouve dans les poteries à anses et à reliefs imprimés côtelés. Toutes ces inclusions sont caractéristiques du sud de l'île. Il n'y a pas, à la période de Naïa, d'apports exogènes de poteries.

Ce type de poterie est bien adapté (pour les mêmes raisons que la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés) à la cuisson répétée des aliments. Elle n'était sans doute pas transportée, vu la fragilité que lui confère son décor : la plupart des tessons décorés de pustules ont des cassures qui suivent les alignements de pustules.

La poterie décorée de chevrons.

Comme je le mentionnais au début, elle occupe une place intermédiaire à cheval sur les périodes de Koné et Naïa.



FIG. 6. — Fragments de poteries décorés de chevrons, baie de St. Vincent.

Les décors en chevrons sont abondants, associés aux décors imprimés côtelés et sur les poteries à anses. On les trouve aussi dans la baie de St Vincent sur une poterie de forme hémisphérique et de petite dimension (fig. 6). Ils sont associés sur ce type de poterie aux décors incisés formant des triangles et aux lignes incisées discontinues. Les chevrons représentent donc à la fois un décor caractéristique de la transition Koné/Naïa et un type de poterie dont l'occurrence est très localisée. Ce type de poterie est difficile à situer chronologiquement. Il semblerait cependant (cf. fouilles de Smart à Naïa) qu'il soit contemporain de la poterie à anse au début de la période de Naïa.

LES DIFFÉRENTS ENSEMBLES CULTURELS.

Les premiers potiers.

Les premiers potiers se sont implantés en Nouvelle-Calédonie à la fin du second millénaire avant notre ère.

A cette époque, les potiers du Lapita sont déjà présents dans le nord de la Mélanésie Nouvelle-Irlande (White et Specht, 1973) et îles Salomon (Green, 1976). Ils sont sur le point d'atteindre les îles de Polynésie occidentale (Tonga, Samoa) où leur présence est attestée dès le début du premier millénaire avant notre ère (Groube, 1971; Hunt, 1980).

Ces anciennes populations, arrivées par voie de mer, gardent le contact avec cet élément : ils choisissent pour s'installer de grandes baies dégagées, d'accès facile, à proximité d'une rivière (Frimigacci, 1980). Les sites, très étendus, montrent qu'une population nombreuse était rassemblée au même endroit.

L'économie est principalement basée sur l'exploitation des ressources marines (tortue, crabe, coquillages, poisson) mais on trouve également dans les sites des restes d'animaux terrestres dont les espèces sont maintenant éteintes (mégapode, crocodile terrestre, tortue à corne) (Ballouet, 1986).

On remarque une économie similaire, à la même période, dans la plupart des îles de Mélanésie. Des espèces éteintes proches de celles trouvées en Nouvelle-Calédonie ont été signalées à Tikopia pendant la phase «Kiki» (Kirch and Yen, 1982 : 326). Ces mêmes animaux auraient été

signalés plus récemment aux îles Fidji (Green, communication personnelle). L'arrivée de l'homme est, sans doute, responsable de leur destruction.

Il est maintenant admis que l'horticulture était pratiquée dans plusieurs îles de Mélanésie dès le premier millénaire avant notre ère (Kirch 1979; Green, 1979). Il en était probablement de même en Nouvelle-Calédonie, bien que cela ne puisse être démontré à l'heure actuelle, sinon par certaines structures en creux des sites d'Arama et de Koumac, qui auraient pu servir de fossés d'irrigation.

L'outillage lithique et coquiller est, à cette période, peu abondant dans les sites : éclats polis et taillés, hameçons simples, bracelets de cône et de troca, plaquettes de coquillages perforés. Ce matériel est caractéristique de la culture mélanésienne ancienne.

On ne trouve pas, dans les sites néo-calédoniens, d'herminettes en coquillage. Les éclats taillés, les bracelets de cône et de troca, ne sont pas caractéristiques de la tradition de Koné. Ils sont plus fréquents dans la tradition de Naïa/Oundjo.

Un certain nombre de sépultures, découvertes à l'occasion de travaux ou de fouilles, pourraient appartenir à cette période ancienne. Il s'agit de petites fosses dans lesquelles le corps était placé verticalement en position «genu-pectoris ». La fosse est couverte de plusieurs pierres plates ou, dans un cas précis (site WKO 013 à Koné) d'un plat creux de forme Lapita et décoré sur la panse de motifs imprimés côtelés (fig. 1).

Des traces d'habitations ont été repérées à Naïa (site TON 7) et à Bourail - Nessadiou (site WBR 001). Il s'agit respectivement d'un espace clos contenant des foyers, entouré d'une palissade rectangulaire, et de trois structures ovales, sans poteau central. De nombreuses petites structures (fosses, foyers, fours) témoignent de l'organisation de la société dès les débuts de leur implantation.

Évolution.

Des deux types céramiques qui constituent la tradition de Koné, seule la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés montre une évolution notable. La poterie Lapita, présente pendant plus d'un millénaire, garde, en l'état actuel de la recherche, des caractéristiques constantes.

Elle se distingue en cela du Lapita de Polynésie occidentale (Tonga, Samoa) et de certaines îles de Mélanésie (Tikopia, Anuta, Nendô, Reef Island) où le Lapita tend, dès le VII^e siècle avant J.-C., vers une simplification de la forme et du décor (Polynesian plain ware de Green (1974); Lapitoid ceramic de Golson (1971) et Kirch (1978, 1981a)).

Au début de l'ère chrétienne, la poterie Lapita disparaît des sites de Nouvelle-Calédonie. Cette date correspond, à peu de chose près, à la date de disparition du Lapita dans les autres îles de Mélanésie et de Polynésie occidentale.

Il est intéressant de noter, bien qu'aucune explication de ce phénomène ne puisse être proposée actuellement, que, dans les îles où le Lapita tend vers une simplification du décor et de la forme, sa disparition est suivie d'une phase acéramique. A Tikopia, seule

exception à cette règle, la poterie, à la période suivante (phase de Sinapupu) n'est pas fabriquée sur place, mais importée du nord de Vanuatu (Santo) (Kirch and Yen, 1982 : 329).

Les causes de la disparition soudaine du Lapita sont mal connues. Davidson (1979

91) a montré que les formes des récipients de la phase finale de Samoa existaient également en bois. Ce glissement technologique progressif, à Samoa, ne peut expliquer, à lui seul, la disparition généralisée de la poterie Lapita. S'agissant de la disparition d'un type de poterie et non d'une culture (voir paragraphe suivant), l'étude de sa destination (son rôle dans la société) serait d'un grand intérêt pour résoudre le problème.

Au moment de l'abandon de la céramique Lapita, la continuité culturelle est assurée, en Nouvelle-Calédonie, par la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés. Ce type céramique, associé au Lapita pendant toute la période ancienne, se diversifie, principalement dans le sud de la Grande-Terre, où la proportion de décors incisés augmente. De nouvelles formes de poteries, apparentées à la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés, apparaissent (poterie à anse dans le sud, poterie de Balabio dans le nord). Pendant quelques siècles, ces trois types de poterie coexistent.

La poterie décorée de reliefs imprimés côtelés apparaît donc comme l'élément moteur de la tradition de Koné.

Origines.

La poterie Lapita est connue dans la plupart des îles de Mélanésie et de Polynésie occidentale.

Il est maintenant admis que ce type de poterie, introduit à une date ancienne dans les îles du nord de la Mélanésie (3900 ± 260 BP à Elouaé au nord de la Nouvelle-Irlande; Bafmatuk *et al.*, 1980) s'est, ensuite, répandue dans toute la Mélanésie.

L'introduction du Lapita en Nouvelle Calédonie résulte, de toute évidence, de ces

déplacements anciens. Les fragments d'obsidienne trouvés à l'île des Pins (Golson,

1959b : 16) et à Koné (Gifford et Shutler, 1956 : 67) en témoignent.

La situation de la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés est moins claire. On la retrouve à Fidji, à Tonga, à Wallis et Futuna, aux îles Salomon et en Nouvelle-Calédonie. A Wallis et Futuna, elle apparaît, comme en Nouvelle-Calédonie, dans les niveaux anciens où elle est associée au Lapita décoré de motifs pointillés (Frimigacci, communication personnelle). A Fidji et à Tonga, elle est en relation avec la poterie non décorée de la fin de la période Lapita (Polynesian plain ware) datée à Yanuca de 500 à 200 BC. Il n'est, cependant, pas impossible que la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés ait une origine plus ancienne à Fidji (Hunt, 1980). Elle est présente aux îles Shortland (îles Salomon) au début de l'ère chrétienne (Irwin, 1972).

Il est difficile, au vu de ces informations, d'attribuer à ce type de poterie une origine précise d'autant plus que sa zone de dispersion est encore

très mal connue. Frimigacci (1981 : 117) a suggéré que la poterie décorée de reliefs côtelés aurait pu être introduite en Nouvelle-Calédonie par les potiers du Lapita. On peut se demander si l'hypothèse d'une introduction du Lapita par les potiers de l'imprimé côtelé ne serait pas plus acceptable. En effet, il existe entre ces deux «cultures» anciennes un certain nombre de différences significatives : la poterie Lapita apparaît et disparaît très soudainement des sites de Mélanésie. Les objets de la culture matérielle associés à ce type de poterie sont également présents dans les sites non Lapita de la même période. On les rencontre encore dans les sites bien après la disparition de la poterie Lapita (Green, 1979 : 39; Spriggs, 1984 : 24). La permanence des objets de la culture matérielle est, si l'on doit en attribuer la fabrication aux gens du Lapita, en contradiction avec la disparition soudaine de ce type de poterie.

On connaît maintenant, dans les îles de Mélanésie, un certain nombre de types céramiques contemporains du Lapita, auquel ils sont parfois associés dans les sites : poterie décorée de reliefs imprimés côtelés en Nouvelle-Calédonie et à Fidji, poterie de Mangaasi au Vanuatu et dans le nord de la Mélanésie. Ces différents types de poterie, contrairement au Lapita, perdurent bien après le début de l'ère chrétienne. Il serait plus logique d'attribuer à ces cultures non Lapita les éléments non céramiques présents dans les Sites anciens de Mélanésie.

Dans cette hypothèse, la poterie Lapita aurait pu être introduite en tant que «culturally unaccompanied baggage» (Kennedy, 1983). Il n'y aurait alors pas eu de colonisation, mais seulement diffusion d'une technologie nouvelle par le biais des échanges traditionnels inter - insulaires.

Toujours dans cette hypothèse, la poterie Lapita ne serait pas représentative d'un groupe culturel (d'une population) mais refléterait plutôt l'acceptation rapide par des groupes déjà installés d'une innovation séduisante. Ceci suppose, bien sûr que l'homme ait été installé dans les îles avant l'apparition du Lapita. Ce point a été démontré pour tout le nord de la Mélanésie. En Nouvelle-Calédonie, les potiers de la tradition «battoir» (poterie décorée de reliefs imprimés côtelés) pouvaient déjà être sur place (datation du site de Naïa). Au Vanuatu, les informations manquent pour étayer cette hypothèse, quant aux îles de Polynésie occidentale, on doit dans ce cas supposer que leur colonisation aurait eu lieu au moment de la «découverte » de cette nouvelle technologie.

Dans l'hypothèse précédente, un point important doit être précisé. La poterie Lapita, en tant que technique, ne peut avoir été introduite dans toutes les îles de Mélanésie pour la simple raison esthétique. Elle n'a pas, sans raison valable, gardé pendant près d'un millénaire des formes, des décors et une technique de fabrication complexes. On ne peut, à l'heure actuelle que supposer que des raisons fondamentales pour ces sociétés anciennes ont entraîné cette persistance. Elle porte de toute évidence un pouvoir symbolique considérable. En Nouvelle-Calédonie, un petit nombre de potiers (ou potières) la fabrique selon des règles immuables. Pourrait-il s'agir d'une poterie rituelle? Les études futures nous le diront peut-être.

Pour en revenir à l'origine de la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés, cette poterie n'a pu venir que des îles Salomon ou de Fidji. Je pencherais plutôt pour la première hypothèse du fait de l'association, aux

îles Salomon de ce type de décor avec les chevrons incisés et les incisions discontinues.

Les poteries récentes.

Au début de l'ère chrétienne, l'apparition de la poterie de Balabio, dans le nord et de la poterie de Naïa I, dans le sud, marque l'aboutissement d'un changement important amorcé pendant la période de Koné. Nous disposons, en dehors de la poterie, de trop peu d'éléments pour tenter de concevoir la nature exacte de ce changement. La particularité principale de cette évolution est la différenciation culturelle qui se dessine, entre le nord et le sud de la Grande-Terre. Elle est sensible jusqu'à la période européenne.

Dans le nord du territoire, il existe une réelle continuité entre la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés et la poterie de Balabio, tant du point de vue de la forme que de la technologie de fabrication. Les seuls éléments nouveaux sont l'apparition d'orifices sous l'encolure des récipients et la simplification des formes et du décor. Cette évolution pourrait marquer l'émergence d'une identité culturelle régionale. Dans le site de Balabio (NBL 002) aucun changement significatif, par rapport à la période ancienne, n'accompagne l'apparition de ce nouveau type de poterie. Au contraire, la présence d'une inhumation de même type que celle trouvée à Koné (site WKO 13) confirme l'hypothèse de la continuité.

L'apparition d'une poterie plus épaisse et la diversification des lieux de production, vers le milieu de l'ère chrétienne marquent une nouvelle étape de cette évolution. Elle s'achève au XVIII^e siècle, avec l'apparition des Européens.

Dans le sud, la poterie à anse offre peu de similitudes avec la poterie de la tradition précédente, si ce n'est par l'utilisation d'un dégraissant comparable et la persistance des motifs en chevrons. En ce qui concerne la culture matérielle, les bracelets de coquillage de la période mélanésienne ancienne sont toujours présents. Quelques éléments nouveaux apparaissent : coquillages travaillés et herminette de section trapézoïdale à Naïa. Ces éléments ne permettent pas de démontrer l'hypothèse de la continuité culturelle. Des relations sont attestées entre la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés et la poterie à anse mais elles ne peuvent, à mon avis, expliquer à elles seules, l'émergence de la tradition de Naïa. Bien que cela ne puisse être démontré actuellement, il me semble que des influences extérieures ont pu contribuer au développement de cette nouvelle tradition.

L'apparition d'un second type de poterie original (la poterie à pustules) et sa disparition soudaine, peu avant l'arrivée des Européens, confirment la partition des ensembles céramiques du nord et du sud de la Grande-Terre.

Il semble que l'on puisse attribuer aux traditions céramiques du nord et du sud de la Nouvelle-Calédonie une origine locale. Cependant, les relations avec les pays avoisinants sont attestées, dans le nord, par un certain nombre de décors particuliers. Les motifs appliqués (pustules, guirlandes)

témoignent de relations sporadiques avec le Vanuatu. (Garanger, 19~2 : 125). Les impressions de coquillages de la région de Koné sont caractéristiques de la période récente de la préhistoire de Fidji (Palmer, 1969 : 6). La poterie décorée d'incisions parallèles réalisées au peigne, bien qu'absente de l'échantillonnage étudié, apparaît également dans la tradition d'Oundjo. Elle est en relation avec les poteries peignées des îles Salomon (Golson, 1967 : 21) et de Fidji (Palmer, *op. cit.*).

Dans le sud, les relations sont moins nettes. Les décors incisés et en chevrons sont, sans doute liés, par l'intermédiaire de la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés, aux chevrons du Mangaasi ancien de Vanuatu et des Salomon. Les anses, à Fidji et à Wallis, sont associées à la poterie Lapita non décorée de la période récente (Mead *et al.*, 1973; Frimigacci, communication personnelle). Les pustules repoussées sont peu fréquentes. Il y en aurait à Fidji (Palmer, 1969 : 5).

Ces relations témoignent de contacts anciens et récents avec les îles avoisinantes mais n'impliquent pas, tout du moins dans le nord, une origine exogène des traditions. Elles montrent que de tout temps les idées circulaient dans ce monde insulaire que J. Garanger a si justement dénommé « Méditerranée océanienne ».

Dans le sud, ces informations sont encore trop fragmentaires pour que l'on puisse se poser la question du sens dans lequel se sont effectués ces contacts.

RÉSULTATS ET PERSPECTIVES.

Chronologie absolue.

Seules les datations obtenues sur des charbons par la méthode du 14 C et pouvant être associées avec certitude à l'une ou l'autre des trois traditions céramiques précédentes ont été considérées (voir tableau des datations) en fig. 7.

De l'étude de ce tableau découle un certain nombre d'observations

La poterie à reliefs imprimés côtelés occupe les deux extrêmes de la séquence chronologique ancienne de Nouvelle-Calédonie. Elle apparaît, ici, en même temps que la poterie Lapita, alors qu'à Fidji, elle est associée au Lapita non décoré des derniers siècles avant J.-C.

La poterie à anses est présente dans le sud du territoire dès les premiers siècles de notre ère. Elle côtoie, pendant quelques siècles, la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés. La poterie à pustules apparaît beaucoup plus tard et pendant une période relativement courte.

La datation du niveau profond du site de Balabio permet de situer l'apparition de cette poterie au début du second siècle de notre ère.

PERSPECTIVES DE RECHERCHES.

L'analyse des poteries de Nouvelle-Calédonie, par des méthodes non traditionnelles, a permis de préciser la typologie préexistante.

Il paraît, à la lumière de cette étude, vraisemblable que le peuplement de la Nouvelle-Calédonie, ainsi que celui des autres îles de Mélanésie, est le résultat d'un unique courant migratoire. La disparité des cultures actuelles doit, dans cette proposition, être attribuée à la grande mobilité des insulaires océaniens.

La disparition du Lapita et l'éclatement culturel du début de l'ère chrétienne ne peuvent être expliqués par la simple analyse des poteries. De nombreux facteurs ont dû influencer sur ces changements. La disparition simultanée du Lapita dans toutes les îles de Mélanésie suggère que des phénomènes naturels ont influé sur cette disparition. Les études futures nous renseigneront sans doute plus précisément sur ce point capital de l'histoire du Pacifique.

Cela montre que la poterie, malgré l'intérêt certain qu'elle présente pour l'étude des sociétés anciennes, ne peut, à elle seule, résoudre toutes les questions touchant ces sociétés.

L'étude du matériel céramique, dans la mesure où il représente la quasi-totalité de l'outillage dans les sites, doit conduire à d'autres conclusions que la reconstruction des formes ou la mise en évidence du lieu de fabrication.

Nous avons vu, dans le travail qui précède, qu'un certain nombre de considérations d'ordre socioculturel pouvaient être déduites d'une telle étude. La prise en compte de ces considérations apportera une contribution significative à l'étude des sociétés anciennes.

BIBLIOGRAPHIE DE RÉFÉRENCE

AVIAS, J., 1950. — *Poteries canaques et poteries préhistoriques en Nouvelle-Calédonie*. JSO VI, n° 6 : 111-140.

BAFMATUK, F., EGLOFF, B., KAIKU, R., 1980. — *Islanders, past and present*. Hemisphere 25, no. 2 : 77-81.

BALLOUET, J.-C., 1986. — *Paléontologie des vertébrés terrestres de Nouvelle-Calédonie et paléobiogéographie du Pacifique sud-ouest*. Thèse de 3e cycle, Université de Paris VI.

FRIMIGACCI, D., 1980. — Localisation éco-géographique et utilisation de l'espace de quelques sites lapita de Nouvelle-Calédonie essai d'interprétation. JSO XXXVI, n° 66-67 : 5-11.

FRIMIGACCI, D., 1981. — La poterie imprimée au battoir en Nouvelle-Calédonie. JSO XXXVII, n° 70-71 : 111-117.

FRIMIGACCI, D., MAITRE, J-P., 1981. — La Préhistoire océanienne. Atlas de la Nouvelle-Calédonie. ORSTOM.

GARANGER, J., 1972. — Archéologie des Nouvelles Hébrides. Contribution à la connaissance des îles du Centre. Publication de la Société des Océanistes, Musée de l'Homme, Paris.

GIFFORD, E. W. & SHUTLER, D., 1956. — Archeological excavations in New Caledonia. Anthropological Records University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 148 p.

GOLSON, J., 1959. — *Rapport sur les fouilles effectuées à l'île des Pins de décembre 1959 à février 1960*. Études Mélanésiennes, 11-23.

GOLSON, J., 1967. — *Prehistoric research in Melanesia*. Australian National University, Canberra, eds., 52 p.

GOLSON, J., 1971. — *Lapita ware and its transformation*, in «Studies in oceanic culture history, vol. 2 ». Pacific Anthropological Records Green R. C. and Kelly M., eds. Dept. of Anthropology, B.P. Bishop Museum, Honolulu, 67-76.

GREEN, R. C., 1974. — *A review of portable artifacts from Western Samoa*, in «Archaeology in Western Samoa ». Buil. Auckiand Inst. and Mus. Green R. D. and Davidson J., eds, 245-275.

GREEN, R. C., 1976. — Lapita site in the Santa-Cruz group. Southeast Solomon islands culture history. Royal Society of New Zealand Bulletin, 11: 245-265.

GREEN, R. C., 1979. — *Lapita in « The Prehistory of Polynesia »*. Jennings J. D., eds, Harvard Univ. Press, Cambridge, 27-60.

GREEN, R. C. & MITCHELL, J. S., 1983. — New Caledonian culture history A review of the archaeological sequence. New Zealand Journ. of Arch., 5 19-67.

GROUBE, L. M., 1971. — Tonga pottery and the origin of Polynesian culture. JPS 80, no. 3 316-378.

HUNT, T. L., 1980. — Towards Fijian's past . archaeological research on southwestern Viti-Levu. M. A. Thesis, University of Auckland.

INTOH, M., 1987. — *Environment and technological adaptation .~ a case study of Yapese ceramic change*. Paper presented at the Micronesian Archaeology Conference, 21 p.

IRWIN, G. J., 1973. — An archaeological survey in the Shortland islands : B.S.I.P. Unpublished M. A. Thesis, University of Auckland.

KENNEDY, J., 1983. — On the prehistory of western Melanesia: The significance of new data from the Admiralties. *Australian Archaeology*, 115-122.

KIRCH, P. V., 1978. — The lapitoid period in West Polynesia: Excavations and survey in Niuatoputapu, Tonga. *Journal of Field Archaeology*, 1-13.

KIRCH, P. V., 1979. — *Subsistence and ecology*, in «The Prehistory of Polynesia ». Jennings J. D., eds, Harvard Univ. Press, Cambridge, 286-307.

KIRCH, P. V., 1981. — Lapitoid settlements of Futuna and Alofi, Western Polynesia. *Archaeology in Oceania* 16 : 127-143.

KIRCH, P. V., Yen D. E., 1982. — *Tikopia, the prehistory and ecology of a Polynesian outlier*. Bernice P. Bishop Museum Bulletin 238, Bishop Museum Press, Hawaii, 396 p.

MEAD, S. M., Brous, H., Steward, E., 1973. — *The Lapita pottery style of Fiji and its associations*. JPS 82, no. 3 & 4 : 1-43.

PALMER, B., 1966. — Lapita style potsherds from Fiji. JPS 75 : 373-377.

PALMER, B., 1969. — Fijian pottery technologies their relevance to certain problems of southwest Pacific prehistory. SOCH, Honolulu, 77-103.

RYE, O. S., 1977. — Pottery manufacturing techniques X-ray studies. *Archaeometry* 19 (2) : 205-211.

SMART, C. D., 1969. — Notes on the pottery sequence obtained from Southern New Caledonia. Rapport multigraphié, 10 p.

SPRIGGS, M., 1984. — The Lapita cultural complex origins, distribution, contemporaries and successors. *Journal of Pacific History*, 19 : 202-223.

WHITE, J. P., SPECHT, J., 1973. — *Prehistoric pottery from Ambitle island, Bismarck archipelago*. *Asian Perspectives*, 14 : 88-94.